Mercredi 27 mai 2015 21h00 [GMT + 1]

NO 511

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

Le délire de la mesure

par Gustavo Dessal

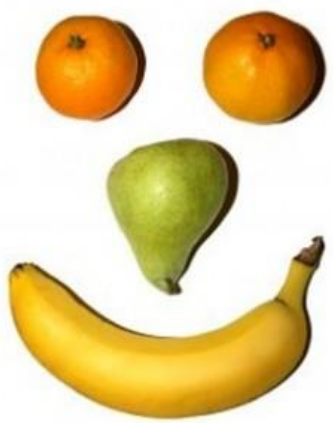
On parlait jusqu'à présent d'« Histoire de la pensée ». La faiblesse de la pensée contemporaine ouvre la voie à une autre Histoire, pas tout à fait nouvelle, mais aux traits inédits : *l'Histoire du corps*. Le XXIe siècle inaugure un nouveau paradigme du corps, non plus exalté par la passion chrétienne mais devenu l'un des objets prioritaires de l'industrie postmoderne du bonheur.

Depuis l'aube de l'humanité, le bonheur est un objet de réflexion philosophique, c'est-à-dire un concept abordé avec les instruments de la pensée, eux-mêmes soumis à la relativité des époques, des idéologies et des conditionnements culturels. Ces dernières décennies, la tendance commence à changer : le bonheur n'est plus objet de discussion politique, éthique ou psychologique ; il devient un champ d'expérimentation et d'analyse scientifiques. Cette aspiration suppose que les instruments de la science et de la technique peuvent se mettre au service de la construction d'un modèle objectif du bonheur. Indépendant de ce que le sujet « sent », il se propagerait comme une formule qu'étayeraient des fonctions irréfutables, non soumises aux variables culturelles, subjectives ou locales, élevée à la catégorie d'une vérité absolue, soutenue par la connaissance dite « scientifique » – terme investi de cette sacralité qui naguère était le seul patrimoine des religions.

D'une extraordinaire clairvoyance, le révolutionnaire français Saint-Just en vint à présenter le bonheur comme une question politique, anticipant de presque 200 ans la pensée biopolitique actuelle. Toutefois, les mutations de la culture se succédant à un rythme vertigineux, le bonheur est rapidement colonisé par la science, ou plus spécifiquement par la technique, qui en fait l'un de ses objectifs. La satisfaction étant inconcevable sans la dimension du corps (y compris ces satisfactions ordinairement considérées comme sublimées ou intellectuelles), il s'agit à présent de concentrer sur lui toute l'attention, de l'exalter, non par la promotion perverse de la douleur et de la plaie, de la concupiscence et du péché, mais comme le destinataire d'une promesse de *bien-être suprême*. Le discours contemporain a amendé le terrain pour la culture de l'idéologie de la santé, afin qu'elle en rende les fruits qui alimenteront les dictats du marché. Toutes les pièces de la machinerie néolibérale sont en fonctionnement, entraînées par l'évangile de la sécurité qui se préoccupe de la prévention des attentats terroristes et aussi des ennemis qui assaillent notre organisme. La vie « saine » est une industrie grandiose qui démontre l'extraordinaire plasticité du capitalisme, son astuce inédite à obtenir de la plus-value moyennant un changement permanent de stratégie, selon les nécessités du moment. Aux États-Unis, Mac Donald disparaît peu à peu et, à sa place, fleurissent de nouvelles chaînes qui nous asservissent à la nourriture saine, écologique et propre. Le *fracking* et l'extraction minière à ciel ouvert, qui ne lésinent pas sur le cyanure nécessaire, voisinent avec les entreprises « *eco friendly* » consacrées à en réparer les dommages, et elles ont de nombreux actionnaires en commun. Cette convergence est à présent toujours plus grande vers la vente de la prospérité corporelle, pour le bien des usagers et la joie de nombreuses corporations.

Le marché du corps recherche la juste mesure des jouissances qui lui conviennent, et l'éternité n'appartient plus au royaume des cieux, mais au courageux effort de la science pour nous l'offrir ici-bas. Le lecteur appréciera le sens figuré de ce propos, puisqu'en ce monde rien n'est offert, tout s'achète et se vend, sans mésestimer l'indéniable démocratisation de la technique qui met le bien-être toujours plus à la portée des bourses plates.

Fumer et être gros ne sont pas seulement mauvais pour la santé. Ça l'est – je n'adhère pas à cet antiterrorisme diffusant l'idée que le cancer du poumon, le diabète et les maladies coronaires sont une invention de *Big Pharma* pour nous vendre ses produits. Mais être en bonne santé n'est plus un but raisonnable, c'est un impératif moral. Un propos à réaliser par tous les moyens, parce que la maladie et la mort ne trouvent plus leur place dans la mentalité contemporaine.



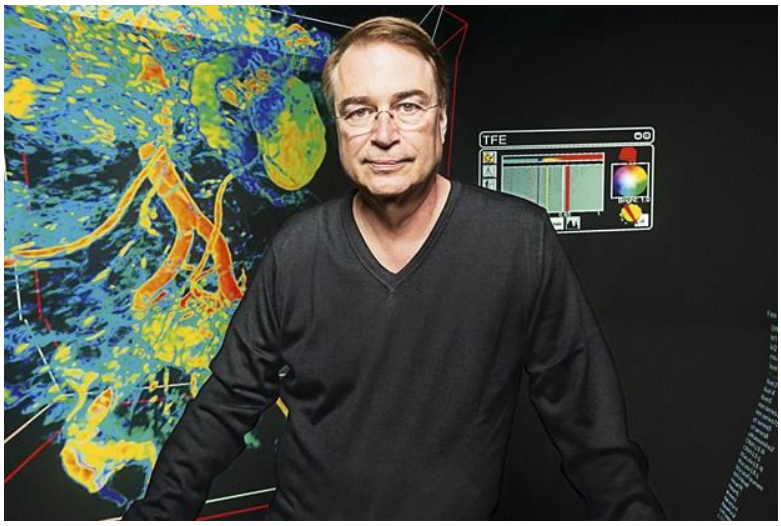
Quantified Self

Un groupe d'informaticiens, de journalistes et de chercheurs a récemment mis en branle un important mouvement qui a déjà ses ramifications dans le monde entier : *The Quantified Self*[1], qui regroupe des milliers de personnes se consacrant au *self-tracking*[2] (néologisme traduit en français par *autoquantification* ou *automesure*). À l'aide de toutes sortes d'instruments techniques de mesure pouvant être aisément portés sur le corps (montres, bracelets, capteurs thermiques et accéléromètres), les adeptes du *Quantified Self* consacrent une grande partie de leur temps à tout mesurer : rythme cardiaque, pression sanguine, nombre de pas, caractéristiques de la sueur. La philosophie en est très simple : tout ce qui peut être mesuré *doit* être mesuré. Ou comme l'exprime Gary Wolf, l'un des fondateurs du mouvement : « Il s'agit d'un examen qui commence par une personne très importante : toi-même ». Évidemment, la sacralisation du moi n'est pas une invention de G. Wolf. Son mérite, avec celui de ses camarades, consiste à promouvoir une soi-disant objectivation du narcissisme. Toutes les constantes qu'ils évaluent visent la recherche de la santé physique et, en plus, la possibilité de trouver l'algorithme du bonheur. L'intention ultime est la gigantesque accumulation de données censées nous aider à tracer la carte personnalisée de chaque organisme, et à pénétrer dans ces replis secrets où naissent les mécanismes de l'humeur, dans ces gisements cachés qui fabriquent la chimie de nos états d'âme, de nos émotions et de nos désirs.

Larry le merdeux

Dans son brillant article « *The measured man* »[3], Mark Bowden, remarquable figure du journalisme nord-américain, raconte la saga de Larry Smarr, l'un des héros les plus salués du mouvement *Quantified Self*. Astrophysicien, père fondateur des recherches ayant conduit à la création d'Internet, ce génie couronné de tous les honneurs internationaux dont un scientifique puisse rêver, a abandonné il y a des années le suivi du Cosmos pour se tourner vers un univers plus passionnant et infini : la matière fécale. Larry mesure quotidiennement tous les marqueurs organiques de son corps : température, rythme cardiaque, pression artérielle, analyse de sang et d'urine. Mais sa passion profonde est centrée sur ses propres excréments, dont il extrait en permanence des échantillons qu'il envoie aux laboratoires avant de les conserver dans un grand congélateur. Citons-le car ses mots pour évoquer ses déchets n'en présentent aucun : « Vous êtes-vous quelquefois demandé quelle richesse d'information il y a dans votre caca ? Il y a environ cent mille millions de bactéries par gramme. Chaque bactérie possède un ADN dont la longueur moyenne est d'à peu près dix mégabases, disons un million de bytes d'information. Cela signifie que la matière fécale

humaine a une capacité approximative de données de cent mille terabytes d'information accumulée dans chaque gramme. C'est infiniment plus d'informations que n'en contient la puce de votre smartphone ou de votre PC. De sorte que le caca est bien plus intéressant qu'un ordinateur ». Larry parle de son caca avec un enthousiasme non dissimulé et n'hésite pas ouvrir son congélateur pour montrer les milliers d'échantillons qu'il y emmagasine.



Larry est peut-être, sans le savoir, non seulement un homme mesuré, mais la vivante métaphore du noyau le plus profond du capitalisme, un système cosmique, un univers fermé et régi par des forces incontrôlables, tournant autour d'un noyau central : la merde. Larry accumule de la merde. Il nous enseigne que la merde n'est pas seulement de la richesse, de l'or pur, comme Freud sut le démontrer en éclairant l'équivalence entre l'argent et les fèces, mais aussi une source inépuisable de données. Caca = données = argent, telle est la formule finale et définitive de la civilisation contemporaine, où tout (y compris le caca) est de la marchandise profitable et négociable, sans oublier les êtres humains, inclus dans cet ensemble en tant que déchets, potentiels ou réalisés selon les circonstances. Dans ce grand hôpital psychiatrique global, le corps a pu être séquestré pour des expériences pharmacologiques (Mengele en fut l'indiscutable pionnier) ou mis dans le circuit de la santé compulsive ; la différence dépend en grande partie du lieu où à chaque corps il est donné de naître.

Le muscle financier est un fabuleux sphincter virtuel qui retient, accumule ou évacue, selon les rythmes puissants du marché. Larry mesure les indices de son corps avec plus d'acharnement et de rigueur que le Dow Jones ou autres Nasdaq et Ibex 35, mais l'essence en est la même : l'accumulation de capital et de merde, indistincts dans sa matérialité informative.

Heureusement, dans cet hôpital psychiatrique quelques voix réfléchies se font entendre. Le Dr. H. Gilbert Welch, professeur au Dartmouth Institute for Health Policy end Clinical Practice[4] a écrit un livre intitulé *Overdiagnosed : making people sick in the poursuit of health*[5] où il exprime son scepticisme quant aux nouvelles technologies appliquée à la promotion délirante de la santé. « Les données ne sont pas de l'information. L'information n'est pas de la connaissance. Et par conséquent, la connaissance n'est pas du savoir ». Le Dr. Welch n'a sans doute pas lu Lacan, mais cela ne lui a pas été nécessaire pour affirmer que « Bien que cela semble contradictoire, l'anormalité est normale ». Toute mesure du corps mènera nécessairement à constater que quelque chose va mal. « L'essence de la vie, c'est la variabilité. Le monitorage constant est une recette pour tous ceux qui nous jugent malades.

C'est une façon de promouvoir l'interventionnisme. » Et l'interventionnisme, précise-t-il, n'est jamais exempt de risques. Cette société, qui jamais encore ne s'est obstinée de cette façon obsessionnelle dans la prévention des risques, est sordidement poussée vers un horizon qui les multiplie, créant ainsi un mouvement circulaire que nul ne sait arrêter.

Sa majesté, le technobébé

Kevin Ashton, informaticien britannique au MIT, a créé le terme d'« Internet des objets » pour désigner le réseau reliant les objets physiques pourvus de composants électroniques (capteur et connectivité) capables d'échanger des données avec un opérateur à distance. Par « objets » on entend une grande variété de dispositifs, tels des moniteurs cardiaques implantés dans le corps, *biopuces* insérées dans des personnes ou des animaux, systèmes de thermostat ou de lave-vaisselle activés et surveillés par téléphone mobile. Si par hasard il manquait une chose à mesurer, contrôler et surveiller dans le panoptique de ce réseau, le marché l'a déjà trouvée bien avant que vous n'ayez pu l'imaginer.

La compagnie *Sproutling*, dont le siège est à San Francisco, avait vendu tous ses moniteurs pour bébés avant même leur mise sur le marché. Une douce bande élastique à poser sur l'une des chevilles du bébé mesure sa température, son rythme cardiaque et respiratoire, ses mouvements pendant le sommeil et peut même prédire dans combien de temps l'enfant se réveillera, afin que les parents puissent mieux planifier leurs tâches. Tout cela est enregistré et arrive immédiatement sur l'écran d'un dispositif mobile IOS ou Androïd que les géniteurs vérifient constamment. Les parents – surtout les débutants – sont la cible fondamentale et explicite de ces nouveaux objets de consommation bénis par le crédo de la sécurité. Dès qu'une donnée met en évidence une anomalie, une alarme se fait entendre. La fréquence de « faux positifs » est telle que de nombreux parents vivent dans l'angoisse pendant la journée et ne peuvent dormir la nuit. L'effet produit est exactement contraire à ce qui est attendu : l'internet des objets contribue à aggraver l'inquiétude des *technogéniteurs* au lieu de la soulager. Le fantasme qui s'agite au fond de cette folie moderne de contrôle – qui inclut l'usage de couches « intelligentes » analysant l'urine du bébé et envoyant les données des marqueurs biochimiques au smartphone – est la crainte du syndrome de mort subite, maladie de cause inconnue et pour laquelle aucun dispositif de contrôle n'a la moindre utilité. Pour comble, les bébés parfaitement normaux ont des variations cardiaques et respiratoires fréquentes qui obsèdent les parents en proie à une angoisse latente. Cela les pousse à augmenter la fréquence de consultation des écrans, littéralement débordés qu'ils sont par des données excédant toute capacité d'être comprises, analysées et transformées en une intervention sensée.

Les médecins sont aujourd'hui sceptiques sur l'utilité de ces petits appareils, puisque même les moniteurs dotés d'une technologie cent fois plus sophistiquée envoient des données erronées ou de fausses alarmes. Cependant, les fanatiques du *self-tracking*, non contents de se suivre eux-mêmes, avouent sur leur site *Quantified Babies* « leur obsession à suivre [leurs] petits » (sic). Leur devise affirme, sur la page d'accueil de leur site : « Nous sommes des parents qui nous quantifions nous-mêmes, en employant tous les instruments, depuis *Fitbit* à *Withing*. Nous voulons appliquer la même rigueur (sic) à ceux qui ne peuvent se l'appliquer à eux-mêmes : nos enfants. »

En 2004, Jacques-Alain Miller et Jean-Claude Milner ont publié le livre *Voulez-vous être évalué ?*, mise en garde où ils analysaient une véritable volonté d'annihiler la subjectivité, sous-tendue par une idéologie de la mesure absolue. Kevin Gaut, Julia Nacsa et Marcel Penz, chercheurs à l'Université de Umea en Suède, ont créé une expérimentation appelée *Baby Lucent* pour étudier les risques potentiels générés par les dispositifs pour bébés : l'accroissement de l'angoisse chez les parents, l'inhibition de ce qu'ils nomment « intuition parentale », l'augmentation de la distance entre parents et enfants. Dans les années cinquante, sur les brisées de la découverte freudienne, Jacques Lacan a proposé une théorie démontrant que, dans la communication entre le bébé et la mère (on entend ici par *mère* toute figure remplissant cette fonction), ce qui est spécifiquement humain, c'est le processus par lequel le cri du bébé, provoqué par le stimulus d'une nécessité organique, est « décodé » par l'adulte, c'est-à-dire transformé en un signifié humain, subjectif et par conséquent « crypté » selon la « traduction » qu'en fait le récepteur. Ce passage du cri à un cryptage signifiant, loin de se réaliser selon un modèle d'analyse algorithmique de données, est traité selon l'inconscient de la mère qui donne lieu à la plus grande « méprise » de l'existence : la réponse obtenue par le bébé lui réserve toujours l'échec d'une satisfaction. Mais le paradoxe est que, sans ce ratage originaire, nous autres, êtres parlants, n'aurions pas de désirs, puisque les désirs sont le résidu réactif – résultat de cette inévitable frustration – qui se dépose et forme le lit vital de tout sujet humain, son vrai et constant « moteur de recherche ».

Malgré les efforts de Miller et de Milner, la réponse à la question qui fait le titre de leur brillant essai est : « Oui. Nous voulons tous être évalués, mesurés, taxés, confiés à la supposée infaillibilité des données, des chiffres, des statistiques, de la fausse objectivité par laquelle on prétend "éclairer" les coins opaques et subtils de l'être parlant. » Bien qu'il soit trop tôt pour s'avancer, nous ne pouvons écarter la possibilité que l'internet des objets, dans son aspiration à obtenir une lecture du cri primaire pur et libre des « impuretés » du désir de la mère, soit un facteur déterminant dans la causalité de la psychose infantile. Ce que l'on peut affirmer sans crainte d'erreur, c'est que le triomphe de la religion prédite par Lacan ne vient pas d'une réaction au non-sens du discours technico-scientifique. Ce discours *est* maintenant la religion, la seule et la vraie.

Traduit de l'espagnol par Anne Goalabré

[1] Voir http://quantifiedself.com
[2] Littéralement, *auto-suivi*.
[3] Bowden, M., « The mesured man » (disponible sur le site de *The Atlantic*) http://www.theatlantic.com/magazine/archive/2012/07/the-measured-man/309018/
[4] Institut Dartmouth de Politique Sanitaire et de Pratique Clinique.
[5] Welch, G., *Rendre les gens malades par la poursuite de la santé*, Laval, PUL, 2012.

La croisée des vents

(In)actualité brûlante,

la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

Né en 1987 Martti Helde a dédié son troisième film, *Crosswind*, à la déportation en Sibérie des peuples des pays baltes mise en œuvre sur ordre de Staline en 1941. Son grand-père, estonien comme lui, vécut ce drame. Le scénario a pour pivot les lettres qu'Erna Tamm a adressées à son mari. Arrêtés ensemble, elle est envoyée dans une direction avec leur petite fille, lui dans une autre.

Le film divise, il fait débat, quant à sa forme et aussi quant au fond. Affèterie, disent certains, ou préciosité, il y aurait trop d'abstraction qui nuirait au propos peut-on lire. Jacques Mandelbaum, tout en convenant qu'il est impossible d'évoquer toute la mémoire de cette période, reproche pourtant au réalisateur d'oublier qu'en centrant son film sur l'holocauste estonien il fait peut-être la part belle à l'armée nazie, aux dépens de l'armée rouge (*Cf. Le Monde* du 10 mars 2015).

Au-delà du goût ou du dégoût que ce film peut susciter ou provoquer, je voudrais dire ce qui m'a intéressée et qui est un effet dont je ne peux pas penser que le réalisateur ne l'a pas cherché. Certes le choix du noir et blanc, d'un rythme lent, les scansions qu'opèrent des « arrêts sur images » n'ont rien de spécialement original, et participent d'une esthétique qu'on pourrait juger surannée, voire douteuse, étant donné le sujet auquel elle s'appliquerait. Mais il me semble que la démarche du réalisateur est inverse. Que c'est son sujet qui lui impose un certain traitement, et qu'il est en quelque sorte par lui contraint d'opérer ces mouvements giratoires et ces lents reculs qui soudain s'inversent et tournent encore, sans qu'on sache ce qui cause ni le mouvement, ni son arrêt, ni cette renverse qui produit une sorte de vertige au-dedans, car on n'a littéralement rien d'autre à quoi se tenir que la voix d'Erna, cette voix qui vacille au bord du silence puisqu'elle est la voix de celle qui écrit pour frayer devant elle une voie où poser un pied devant l'autre. Tout dans l'ordre du visible est indifférent, résiste et en même temps défaille. Il n'y a plus d'univers qu'intérieur, inaccessible au regard. Or c'est là qu'Erna reprend pied car elle cherche à survivre. Elle s'adresse à l'homme aimé, jusqu'à trouver ce qu'elle appelle sa faute : ne pas avoir cru qu'elle aurait dû, avec lui et leur fille, avec les siens, tout quitter et s'expatrier. Erna ne recule pas

devant ce dire qu'elle a précipité les objets de son amour dans la catastrophe. Elle le dit à peine, et d'une voix aussi « silenciée » comme disent nos amis espagnols, qu'elle dit le reste, les petits faits de ce qui devient son quotidien.

Erna s'est crue hors de l'histoire. Ce qui menaçait tout le monde ne pouvait pas lui arriver à elle. Or, c'est justement dans la formule de sa faiblesse qu'elle s'ancre, et trouve peu à peu la force de persévérer. Ainsi la vie d'Erna avance sur le fil qu'elle sécrète, sans s'attarder à ce que ses yeux voient, mais pas sans voir, néanmoins, voyant sans rien comprendre, éblouie par la lumière, abîmée dans l'obscur. Elle voit, sans doute, mais surtout elle ferme les yeux, sur cette phrase qu'elle déroule et qui seule la tient.

Et c'est cela, l'effet que le réalisateur obtient : on voudrait fermer les yeux, car on ne voit rien, ou presque rien, et ce qu'on voit s'étire comme une image qui va se déchirer. Il me semble que c'est cet invisible que le réalisateur est parvenu à créer, et j'en veux pour preuve l'effort qu'il faut faire pour garder les yeux ouverts et voir ces images qui ne voilent ni ne dévoilent, qui certes peuvent être belles mais qu'importe car elles pourraient être tout autres, elles ne disent rien sinon qu'elles tombent sous les yeux d'Erna, cette femme qui, portée par une parole d'amour au-delà de tout espoir, n'est plus tendue que pour racheter son inconséquence.

Cet effet n'est donc pas de susciter une appétence spéciale pour le déroulé des événements qui, bien mis en ordre, donneraient à lire l'histoire telle qu'elle serait établie, vraie, enseignante. Le spectateur n'est pas pour autant invité à persévérer dans son ignorance. Ce que ce film satisfait fait pour moi son éthique, qui ne cède pas sur l'esthétique mais l'enchaîne au point où il n'est pas de désir qui ne se déchiffre dans la lenteur, le vertige, la persévérance.

Crosswind de Martti Helde, avec Laura Peterson, Mirt Preegel, Ingrid Isotamm. Sorti en salles en mars 2015.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

directrice de la rédaction catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) **ou directement sur le site** lacanquotidien.fr **en cliquant sur "proposez un article",**
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.